

Burbach, R., et Flynn, P. (1980) *Agribusiness in the Americas*.  
New York, Monthly Review Press, 314 p.

Jules Dufour

Volume 26, numéro 68, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021568ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021568ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dufour, J. (1982). Compte rendu de [Burbach, R., et Flynn, P. (1980) *Agribusiness in the Americas*. New York, Monthly Review Press, 314 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 26(68), 268–270. <https://doi.org/10.7202/021568ar>

intéressante, dans la mesure où une distinction est faite entre une technicité symétrique se caractérisant par des rapports non destructeurs de l'environnement matériel et, son contraire, une technicité dissymétrique. L'auteur aborde ensuite des problèmes très actuels: transfert technologique, technologie intermédiaire, le caractère stratégique de certaines ressources, etc.

Le livre se termine sur des «remarques finales» où le projet élaboré dans les pages précédentes est explicité à la lumière d'une conception claire de l'objet de la géographie humaine: «l'objet de la géographie humaine n'est pas pour nous l'espace mais la pratique et la connaissance que les hommes ont de cette réalité que nous appelons espace» (p. 244).

Il s'agit d'un livre stimulant et Roger Brunet le montre bien dans sa préface qui souligne comment, à partir d'une pratique attentive des sciences sociales, le géographe genevois nous donne des «Fondements pour une Critique de la Géographie politique» (p. VI). On y voit à l'œuvre la pensée logico-abstraite qui «travaille» une imposante culture historique. Cette rencontre de la logique et de l'histoire, de l'abstraction et de la quotidienneté, n'est-ce pas le chemin, insolite, inconfortable, de la libération par la connaissance?

Paul VILLENEUVE  
Département de géographie  
Université Laval

BURBACH, R. et FLYNN, P. (1980) *Agribusiness in the Americas*. New York, Monthly Review Press, 314 p.

La «crise alimentaire» mondiale s'est située au cœur des débats politiques de la deuxième décennie internationale du développement. La diminution alarmante des réserves, les aléas climatiques, les fluctuations de la production ont constitué les principaux éléments discutés. Un grand nombre d'agents de développement ont livré les résultats de leurs observations et de leurs analyses. À leur avis, il y a eu augmentation considérable du nombre des affamés dans les espaces dépendants de la périphérie, l'agriculture commerciale d'exportation s'est développée au détriment des formes de production alimentaire endogène, l'agriculture en général s'est modernisée et a éliminé la paysannerie traditionnelle, etc. Ainsi, plusieurs chercheurs ont effectué un diagnostic en profondeur de cette situation; on peut penser à E. Feder (Mexique), R. de Koninck (Malaisie), G. Anglade (Haïti), J. Morisset (Pérou), M. Correia de Andrade (Brésil), A. Alamino (Chili), J.E. Austin (États-Unis), etc. Deux d'entre eux, Burbach et Flynn ont cherché à connaître les véritables raisons de la marginalisation du monde rural des espaces «en voie de développement» et ils présentent dans cet ouvrage des éléments explicatifs fondamentaux.

La question qu'ils posent est la suivante: est-ce que la crise alimentaire est due au surpeuplement ou à des changements structurels dans la production? Les réponses traditionnelles retiennent le plus souvent la théorie malthusienne ou font appel aux mécanismes de résistance aux changements de la part du paysan; en d'autres circonstances elles imputent aux retards technologiques ou à une mauvaise commercialisation des biens les avatars de la production.

Pour Burbach et Flynn, la crise alimentaire observée dans les pays «en voie de développement» est causée principalement par l'introduction du système économique et social capitaliste dans les campagnes et surtout par la mise en place du modèle de production industrielle. Les auteurs examinent les changements dans les relations sociales et les structures de classe produits par ce modèle de développement. Pour ce faire, ils analysent la nature et le fonctionnement de l'agriculture industrielle à l'échelle internationale et, en particulier, aux États-Unis et en Amérique latine.

L'ouvrage se compose de trois parties majeures. La première traite de l'état actuel de l'agriculture industrielle des États-Unis. Celle-ci correspond encore au secteur le plus fort de l'économie américaine et elle est encore organisée sur la base des unités de production familiale,

même si les tendances à la concentration se font de plus en plus grandes. La force de ce secteur est redevable à l'importance grandissante de ses produits exportés et, en particulier, les céréales, importance tant sur le plan statistique que sur le plan stratégique. En effet, la transformation de la division mondiale du travail agricole au cours de la dernière décennie s'est faite au détriment des espaces de la périphérie, car ces derniers ont dû sacrifier l'essentiel des ressources agricoles vitales à la production de quelques denrées spécialisées pour l'exportation et ont ainsi créé les conditions d'une forte dépendance vis-à-vis de l'extérieur pour les produits alimentaires de première nécessité.

Dans la deuxième partie, les auteurs analysent en profondeur le rôle joué par l'agriculture industrielle à l'intérieur des processus de développement. À leur avis, la « modernisation » de l'agriculture est à l'origine du chômage, de la faim et de la pauvreté de la grande majorité des paysans de cette partie du monde. En effet, l'utilisation accrue de la technologie moderne, la gestion plus scientifique des processus de la production et une exploitation plus intensive du travail sont à l'origine d'une nouvelle structure de classe : d'un côté une bourgeoisie agraire puissante et de l'autre un nombre croissant de travailleurs à gages qui doivent vendre leur force de travail pour survivre.

La révolution capitaliste a signifié pour la plupart des Latino-américains appauvrissement et misère. L'agriculture modernisée a été mise en place en faisant abstraction des besoins alimentaires de la population locale et s'est littéralement engagée dans la production d'aliments pour l'exportation. Au Guatemala, par exemple, 87% de tous les crédits gouvernementaux entre 1964 et 1973 ont été alloués à la production des denrées d'exportation, tandis que le riz, le maïs et les haricots ne recevaient pour leur part que 3%.

Sur ce plan, l'impact des entreprises multinationales sur les économies nationales est considérable car leur puissance est bien supérieure à celle de la plupart des États de l'Amérique latine et de la Caraïbe. Elles dirigent leurs investissements vers l'élaboration de produits finis dans les plus grands complexes agro-industriels. Les champs choisis sont stratégiques : les fertilisants chimiques, les instruments aratoires et les aliments d'origine industrielle. Les auteurs mentionnent ici le cas des compagnies Ford Motor, International Harvesters, J.I. Case, John Deere et Massey Ferguson. L'action de ces entreprises, en particulier sur la mécanisation de l'agriculture et les apports chimiques aux cultures, est propre à transformer profondément la structure de la production agricole des campagnes latino-américaines. En effet, elle a comme conséquences majeures une augmentation substantielle des profits des grands propriétaires, la perte de dizaines de milliers d'emplois agricoles, l'appauvrissement des *ejidatarios*, la désarticulation des économies rurales traditionnelles et l'élimination des petits paysans propriétaires.

Sur ce dernier point, les auteurs consacrent un chapitre complet. En effet, le chapitre sept décrit les processus et facteurs qui transforment le paysan en prolétaire ou travailleur à gages. Burbach et Flynn constatent d'abord que l'augmentation du nombre de ces travailleurs a été importante surtout dans les régions à l'intérieur desquelles s'est développée plus rapidement l'agriculture capitaliste.

Les paysans latino-américains qui sont devenus prolétaires agricoles ont été la plupart du temps expulsés de leur terre soit en tant que propriétaire minifundiste, colono, *ejidatario* ou *inquilino*, au moment de l'expansion de l'agriculture d'exportation (coton, canne à sucre, café). L'exemple du El Salvador, entre 1961 et 1971, est très probant, puisque le nombre de colonos a diminué de plus de 70%, leurs terres étant récupérées pour la culture cotonnière. Au Guatemala, le processus a été plus lent, les colonos furent peu à peu expulsés de la terre en étant forcés de payer une rente au propriétaire.

Les conditions économiques régionales ont grandement favorisé l'accélération de ce processus : un chômage structurel et saisonnier marqué, une syndicalisation bloquée, des syndicats réprimés ou anéantis (ligues paysannes du Nordeste brésilien, syndicats agricoles guatémaltèques en 1954 et organisations paysannes du El Salvador et de la Dominica), la nécessité d'intensifier l'exploitation de la main-d'œuvre à bon marché pour demeurer sur les marchés internationaux avec le concours de régimes militaires acquis à cet impératif, etc.

La troisième partie est consacrée à l'analyse d'un cas particulier : la compagnie Del Monte. Les auteurs examinent comment cette entreprise est devenue un empire mondial dans le domaine de la production alimentaire et ceci grâce en grande partie à ses opérations au Mexique, au Guatemala, à Hawaï et aux Philippines.

Les principales conditions d'implantation de cette entreprise dans une région furent entre autres les suivantes : une main-d'œuvre à bon marché, des gouvernements collaborateurs et des subsides à l'exportation. Au Mexique, par exemple, la région du Bajío ne présentait pas au point de départ des facteurs très favorables, mais la compagnie sut bien utiliser le système des contrats en donnant priorité aux plus grands producteurs et en fournissant des crédits substantiels à la production. Bien vite, les petits exploitants furent appelés à disparaître et en même temps les terres consacrées aux cultures vivrières. La production régionale fut dorénavant contrôlée totalement par la compagnie et ceci pour le bénéfice d'une économie de plus en plus extravertie.

Les auteurs présentent en annexe la liste des 60 plus grandes entreprises multinationales opérant dans le domaine agro-industriel en Amérique latine avec la date de leur mise en place, la raison sociale qu'elles empruntent dans le pays d'accueil et l'importance relative des actions qui leur appartiennent. Il s'agit d'un outil précieux pour ceux qui veulent comprendre la politique étrangère des pays industrialisés à l'égard de l'Amérique latine.

Cet ouvrage élabore une analyse globale des liens structurels qui unissent l'appareil de production nord-américain avec l'espace latino-américain et vient corroborer les constats présentés dans un grand nombre de monographies du genre publiées en Amérique latine, travaux qui identifient les intervenants majeurs, circonscrivent les champs de pénétration et de contrôle et évaluent les impacts sur le mode de vie des paysans.

Jules DUFOUR  
Profesor visitante,  
Universidad Iberoamericana  
México, D.F.  
et Université du Québec à Chicoutimi

EUVÈRE, Pierre (1980) *Plaidoyer pour la géographie*. Paris, La pensée universelle, 226 pages.

Un tel titre ne peut qu'attirer l'attention enthousiaste de toute personne qui s'intéresse à la géographie. Hélas ! sauf chez ceux qui ont la nostalgie de cette géographie scolaire reposant sur l'énumération de lieux et de « faits », l'attention et l'enthousiasme risquent de s'effriter rapidement. En fait, il faut beaucoup d'appétit pour passer à travers ce livre terriblement débridé et indigeste.

Avec un peu de patience, on finit par comprendre que l'auteur en veut aux changements dont est l'objet l'enseignement de la géographie en France, particulièrement au niveau secondaire, et qu'il prône un retour aux « bonnes vieilles méthodes ». Cela n'est d'ailleurs pas évident au début du « plaidoyer » alors qu'Euvère se lance dans une diatribe contre Karl Marx, attaque dont on comprend mal, à ce moment, les objectifs. S'il arrive à l'expression « anti-marxisme primaire » d'être appropriée, c'est bien dans un cas comme celui-ci. Dans son envolée contre Marx, c'est-à-dire contre l'homme et non contre l'œuvre, qui n'est d'ailleurs pas sérieusement considérée, Euvère puise sa dévotion et ses arguments dans un petit pamphlet de 31 pages intitulé *Karl Marx et Satan*, signé par le révérend père Richard Wurnbrand et dont l'édition française est assurée à Paris par l'Apostolat des Éditions de Paris-France (sans date). À ceux qui ont le sens de l'humour et des proportions et qui trouvent que les œuvres véritablement drolatiques sont rares, on ne peut que suggérer la lecture de *Karl Marx et Satan*. D'abord publiée